1re Année. N° 7 — 40 centimes le numéro. — Juillet 1895.

LE PROGRÈS SPIRITE

ORGANE OFFICIEL DU COMITÉ DE PROPAGANDE & DE LA FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE

Le Journal paraît du 1er au 5 de chaque mois.

ABONNEMENTS	RÉDACTEUR EN CHEF	RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris et Départements, 5 fr. par an Etranger . . . . 6 fr. —	A. LAURENT DE FAGET	86, rue des Archives, 86 PARIS

SOMMAIRE

Les Comités de Propagande et de la Fédération se réunissent, *sans convocation,* le 2e mercredi de chaque mois, à 8 heures et demie du soir, rue des Archives, 86, à Paris.

L'Avenir du Spiritisme

Les défections, les orages n'ébranlent pas une croyance quand elle a d'aussi solides fondements que le Spiritisme. C'est le propre des doctrines de vie d'attirer autour d'elles et dans leur propre sein l'esprit de lutte, mille fois préférable au silence glacé, à l'indifférence et à l'oubli.

C'est précisément parce que le Spiritisme renferme en lui l'avenir des sociétés humaines, qu'il est en proie à la controverse, à l'aversion de quelques-uns, à la sympathie mitigée et préjudiciable de quelques sectaires dangereux. C'est aussi à son rôle immense, déjà ébauché dans la société contemporaine, qu'il doit les vigoureux efforts de ses défenseurs, l'amour religieux et profond des ses vrais adeptes.

Que, depuis Allan Kardec, nous n'ayons fait, à peu de chose près, que piétiner sur place, c'est une vérité facilement démontrable. Mais le contraire serait bien extraordinaire en l'état actuel de la question.

Voici une philosophie, appuyée sur des faits, qui révolutionne tout l'entendement humain : et vous voudriez qu'à peine établie par ses premiers initiateurs, elle fût reconnue par tous avec une uniformité de principes absolue ?... Non, non : l'essence du spiritisme, au contraire, est d'être un vaste et admirable problème toujours offert aux méditations des penseurs, aux recherches des savants, aux expériences de tous. L'immobiliser dans des dogmes serait le diminuer, le rendre impropre aux immenses services que toute l'humanité en attend.

Ce que l'on pourrait demander à ses adeptes, cependant, c'est — non pas une abdication de leur volonté, de leur manière de voir personnelle — mais un désir plus ardent de s'entendre fraternellement, d'encourager les efforts tentés pour l'extension et les progrès du spiritisme. N'abdiquons rien de nos méthodes préférées, de notre façon de voir, de comprendre la science de l'âme, mais tendons la main à tous ceux qui vouent leur plume, leur parole à la propagation de nos idées, quel que soit leur point de vue particulier. C'est en agissant ainsi que nous arriverons à faire prendre au spiritisme la place qui lui convient. Le contraire, c'est la diminution de nos forces, c'est le péril augmenté de-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

vant nos ennemis orthodoxes ou néantistes, qui voudraient enterrer à tout jamais la preuve positive de la survivance de l'âme.

Le spiritisme a beaucoup de chercheurs plus ou moins intéressés à l'obtention de ses phénomènes ; il n'a pas encore assez d'apôtres enflammés du noble amour de nos croyances et faisant disparaître leur personnalité devant la grandeur de la cause qu'ils servent.

Songez au Christianisme et à ses martyrs, et dites-vous que le Spiritisme aurait grandi plus vite si, au lieu d'abriter pas mal de marchands dans ses temples, il avait su, comme Jésus, prendre les verges rédemptrices et secouer notre coupable indolence en fustigeant ceux (mediums ou autres) qui ne voient que le produit de l'autel quand ils brûlent devant lui un encens suspect.

Il y a, en général, parmi les spirites, une tendance à laisser tout faire, à laisser tout dire, sous prétexte que la charité est le premier de nos devoirs, celui qu'il importe avant tout d'accomplir.

Je ne m'élèverai jamais assez, quant à moi, contre cette erreur funeste qui fait d'une charité mal entendue un ferment secret de discorde, une pierre d'achoppement constante, un dissolvant lamentable et certain. La charité ! elle consiste à empêcher le mal, et non à lui donner des pieds et des ailes pour qu'il vole au but que lui propose la méchanceté humaine, et pour qu'il y écrase avec bonheur les consciences robustes, celles que n'amollissent pas les prédications puériles faites de la douceur des enfants et de l'impuissance des eunuques de la pensée.

Sans l'énergie virile qui combat le mal partout où il se trouve, démasquant au besoin les coupables quand la conscience le juge nécessaire, c'en est fait des grandes agglomérations destinées à répandre une doctrine dans le monde : le masque qu'on se met volontairement et qu'on applique aussi à l'action mauvaise pour l'empêcher d'être connue, ce masque se colle à notre vrai visage et lui laisse — souvent, hélas ! — les traits de l'hypocrisie, quand ce ne sont pas ceux de la lâcheté.

Soyons honnêtes, soyons francs, soyons justes. Voilà de la charité bien entendue.

Et marchons la main dans la main, c'est le seul moyen de nous comprendre et de nous aimer.

*
* *

Du reste, quelles que soient nos défaillances personnelles et la voie plus ou moins dangereuse dans laquelle nous introduirons nos croyances, sachons bien qu'elle ne peut périr la science qui, à sa base, a le fait positif, et, à son sommet, l'idéal supérieur des sociétés modernes. Sachons bien que les Esprits de l'espace sont d'autres propagateurs que nous. Ils prennent tous les moyens mis à leur disposition pour établir leur existence, l'existence de l'âme immortelle. Ils ne se lasseront pas dans cette tâche, et la phalange des hauts missionnaires qui guident l'humanité en marche, les Jésus, les Jeanne d'Arc de tous les âges, les vrais apôtres de la pensée, quoique dégagés des liens grossiers de la matière terrestre, continueront à faire fleurir ici-bas toutes les nobles qualités et à y susciter tous les généreux enthousiasmes.

L'avenir du spiritisme se dessine à l'horizon de l'intelligence humaine :

Quand les hommes, après avoir promené le fer et la flamme en tous lieux, après avoir nourri de mauvais sentiments qui les déchirent en eux-mêmes, seront lassés de leurs vices, de leurs douleurs—et que le niveau moral de l'humanité se sera fort élevé au-dessus de celui de la bête — alors, mais seulement alors, la voix des Esprits se fera efficacement entendre dans toutes les âmes troublées et repentantes.

En attendant, travaillons à la tâche commune; préparons un avenir meilleur à toutes les classes de la société : inspirons au pauvre, non une mélancolique résignation, mais le désir ardent et juste de s'élever peu à peu au-dessus de sa condition actuelle, par le travail, l'effort individuel secondé par le bon vouloir des gouvernements établis ; inspirons au riche le dévouement à ceux de ses semblables qui souffrent au bas de l'échelle sociale. Arrivons à dégager, des cacophonies d'une société expirante, le concert harmonieux qui est dans l'ordre naturel des choses et dans les desseins de la Providence.

*
* *

Et nous, spirites, ayons plus particulièrement une réserve d'idéal pour panser les blessures individuelles et sociales. Car, certainement, l'avenir du spiritisme est dans l'amour autant que dans la science. Démontrons et aimons. Tout est là.

Formons des sociétés, ayons des groupes fermés et des groupes ouverts. Emancipons-nous, aidons-nous, dédaignant les formules toutes faites et allant au fond des choses pour y découvrir la vérité, cette perle précieuse. Ne soyons ni prêtres, ni sectaires; soyons simplement des hommes simples à la recherche du vrai.

Et si nos fédérations s'éteignent pour se ranimer un jour, si nous faisons des cendres de nos organisations actuelles et des hommes qui les

proposent et les mettent momentanément en action, soyons pénétrés de cette juste idée que le spiritisme, comme le phénix, renaîtra toujours des bûchers consumés et des sociétés moribondes ou mortes, car il est l'élément nécessaire du bonheur et du progrès humains, celui sans lequel l'homme, privé d'espérance, ne serait que le caprice du hasard, le jouet endolori de la destinée.

A. Laurent de FAGET

RÉINCARNATION [1]

Aujourd'hui, il faisait très beau ; il y avait du soleil, je suis sorti pour voir encore une fois des arbres avant de mourir ; les feuilles roussies et colorées par l'automne remuaient au souffle d'une brise tiède comme dans une journée de printemps. J'allai aux Tuileries, et je m'assis sous les marronniers, et je regardai des enfants qui jouaient devant moi. Ils tournaient en rond en se tenant par la main et chantaient...

Ces rondes, que je contemplais avec tristesse, me rappelaient Mézières, où je revoyais la blonde Apollonie qui était si jolie avec sa robe noire ; je considérais tous ces pauvres petits qui sautaient en cadence...

Une petite fille de deux ans environ jouait à côté de la chaise où j'étais assis, presque à mes pieds ; elle mettait avec un grand sang-froid du sable dans un panier, puis en faisait de petits tas sur lesquels elle plantait des branchettes tombées. Une femme se tenait à distance et la surveillait avec sollicitude. Ce jeu dura quelques minutes, puis l'enfant s'assit par terre, dirigea ses yeux vers moi et m'aperçut.

Elle attacha avec une fixité singulière son regard sur le mien et, sans sourire, me contempla longtemps. Tout à coup elle se leva ; laissant là sa pelle et son panier, elle vint à moi, se plaça entre mes genoux et me dit sérieusement, dans son langage à peine ébauché :

— Bonjour, Monsieur !

Je me penchai vers elle et je l'embrassai. Elle devint toute rouge et dans ses yeux je lus un sentiment si triste que j'en fus ému malgré moi. Je lui parlai en adoucissant la voix et je lui demandai son nom.

— Je m'appelle la petite Marie, répondit-elle.

— Eh ! bien, Mademoiselle Marie, êtes-vous sage ordinairement ?

Elle sembla ne pas comprendre ma question et ne répliqua pas. Elle avait pris ma canne et jouait avec son cordon. Elle ne cessait pas de me regarder.

— Oh ! Monsieur, je t'aime bien, me dit-elle.

Puis elle escalada mes genoux, s'assit sur moi, prit ma main dans la sienne et ne bougea plus. Je la laissai faire.

Sa bonne s'approcha alors, et la tirant par son mantelet, elle lui dit :

— Voyons, Mademoiselle Marie, vous fatiguez Monsieur, descendez.

La petite fille, jetant ses bras autour de mon cou, se mit à pleurer en criant :

Non ! non ! je ne veux pas ! je ne veux pas !

— Laissez-la, dis-je à la servante, elle ne me gêne pas.

L'enfant s'était pressée sur mes genoux, elle m'embrassait avec ses lèvres fraîches, aucun sourire n'avait déridé son visage ; elle me disait :

— Je veux que tu sois mon papa !

Je pris sa tête dans mes mains et je la considérai attentivement. Ses traits étaient arrondis et indécis comme généralement ceux des enfants : une pâleur mate donnait un ton uniforme à sa figure qu'encadraient des cheveux très noirs. En voyant ses yeux, je ne sais quelle réminiscence passa dans ma mémoire. Ils étaient d'un bleu foncé et presque violet ; de longs cils recourbés en alanguissaient encore l'expression, profondément navrée, désolée, comme mourante. Je me sentais troublé d'une émotion vague sous la persistance de leur regard. Où donc avais-je vu des yeux semblables ? Tout à coup le visage de Suzanne apparut à mon souvenir, et je reconnus ses deux yeux si tristes qui m'avaient contemplé si souvent. O Suzanne, est-ce toi ? Un frisson de terreur m'agita tout entier, mon cœur battit avec violence, et, comme le Christ au jardin des Oliviers, je sentis une sueur d'épouvante qui coulait jusqu'à terre. Seigneur ! Seigneur ! est-ce donc une de vos révélations !

Je restai anéanti, frappé de stupeur, éperdu, immobile, à cette idée que l'âme de Suzanne habitait le corps de cette enfant qui était venue vers moi naturellement, sans sollicitation, sans efforts, et qui ne voulait pas me quitter. Il y a aujourd'hui trois ans que Suzanne est morte. Au milieu de mes préoccupations sinistres, je n'y avais plus songé ; cet incident étrange me rappelait violemment cet anniversaire.

(1) Cette délicieuse histoire est empruntée à un récit que Maxime Du Camp faisait, en 1864, d'une rencontre au Jardin des Tuileries.

La petite fille me caressait toujours ; sa bonne la regardait avec surprise.

— Faites excuse, Monsieur, me dit-elle, jamais elle n'est comme cela ordinairement ; elle ne parle à personne ; elle est très douce, mais elle ne rit jamais ; elle a toujours l'air si triste qu'elle en donnerait presque envie de pleurer.

— Quel âge a-t elle ? demandai-je en me sentant défaillir.

Cette femme sembla faire un calcul mental et me répondit sans remarquer le tremblement qui agitait mes mains :

— Tiens, c'est drôle, elle a eu ce matin deux ans et trois mois. Ah ! je m'en souviens bien, allez, car je l'ai vue naître, cette petite-là ; ç'a été une rude matinée, Madame avait souffert toute la nuit ; vers quatre heures, comme le jour allait paraître, l'enfant vint au monde, mais si chétive, si débile, si maigrelette, Monsieur, que c'était une pitié. Le médecin crut d'abord qu'elle était morte ; enfin elle cria ; mais elle est presque toujours malade, et nous avons eu bien du mal à l'élever.

Cette enfant était donc née neuf mois presque heure pour heure après la mort de Suzanne. Je jetai un grand cri, et je la pressai contre mon cœur. Alors un sourire que je n'ose raconter illumina d'une allégresse infinie son visage tout à l'heure si pensif ; elle laissa tomber sa tête sur mon épaule et pleura sans cris ni sanglots.

Cela est certain, l'âme de Suzanne est dans cette enfant.

Un instant, j'ai eu la pensée de la voler, de me sauver à toutes jambes, de m'enfuir avec elle et de la garder toujours pour recommencer à vivre à ses côtés, car cette rencontre est providentielle. Il doit y avoir en Bretagne, auprès de la mer, dans les environs de Fouesnant et de Concarneau, quelque coin perdu où je pourrais peut-être vivre encore paisible et heureux auprès de cette petite fille, de cette Suzanne nouvelle. Rêve de folie que tout cela ! cette domestique m'aurait dénoncé, et puis je n'ai plus de courage pour rien.

Pendant deux heures je suis resté avec l'enfant, absorbé, ne voyant personne autour de moi, sentant une foi profonde descendre dans mon cœur et remerciant Dieu de toutes mes forces. J'ai été bien sot de croire, une minute, à cet enfer impie dont on cherche à nous épouvanter.

Quand le soleil, déjà voilé des nuages du soir, fut sur le point de disparaître, la bonne voulut emmener Marie. L'enfant s'était accrochée à mes vêtements et refusait de s'en aller et disait en pleurant :

— Je ne veux pas ! je ne veux pas ! C'est mon ami à moi.

Ce fut une scène presque terrible ; la bonne ne savait plus que faire : Marie criait et sanglotait ; quant à moi, j'étais faible comme un mourant. Quelques personnes s'arrêtaient devant nous et commençaient à regarder curieusement de notre côté ; je pris Marie dans mes bras et je lui dis ;

— Sois bien sage, chère enfant, obéis à ta bonne ; je reviendrai te voir ; si tu n'es pas raisonnable, si tu ne veux pas rentrer, tu ne me reverras plus.

La pauvre enfant comprima ses sanglots, et tournant vers sa bonne son pauvre petit visage décomposé, elle lui dit d'une voix suffoquée :

Viens-t'en, ma bonne.

Puis elle m'embrassa ; sa bonne la prit dans ses bras et partit avec elle. Aussi longtemps qu'elle put me voir, elle regarda vers moi en m'envoyant des baisers avec ses mains.

Lorsqu'elle eut disparu derrière les grilles, je me réveillai de ma torpeur et je me sauvai en pleurant.

Cela est ma conviction enracinée, inébranlable, immuable, que Suzanne existe et que je l'ai vue.

Maxime Du Camp.
(*L'Etoile*, de mai 1895.)

QUELQUES CAS DE HANTISE

CAS DE LABASTIDE-PAUMÈS

J'ai tenu secrets, pendant plus de vingt ans, des faits étranges, inouïs, dont je vais donner une description précise et d'une rigoureuse exactitude.

Dans les premiers jours de 1867, j'étais instituteur public à Labastide-Paumès (Haute-Garonne).

J'avais alors vingt ans.

Mon domicile, situé à quarante mètres de l'église paroissiale, était un ancien presbytère mis en entier à ma disposition. Encore tout délabré en 1865, il fut réparé au commencement de 1866 pour en faire précisément ma maison d'habitation. Il avait, à mon arrivée, toutes les apparences d'une construction remise à neuf.

Le rez-de-chaussée, trop bas pour pouvoir être habité, me servait à la fois de cave et de

bûcher. Il communiquait avec le premier étage par un large escalier de chêne. Au pied de l'escalier étaient deux portes, l'une donnant au dehors, l'autre dans le rez-de-chaussée qui n'avait pas d'autre ouverture intérieure.

Je n'ai jamais utilisé les combles.

J'habitais exclusivement le premier, en compagnie de mon frère Vital, aujourd'hui professeur de mathématiques au lycée de Belfort, et de ma sœur Françoise. L'appartement se composait de quatre pièces très spacieuses : 1° La cuisine, dont je faisais, en même temps, ma salle à manger ; 2° ma chambre à coucher ; 3° la chambre de mon frère ; 4° celle de ma sœur.

La salle d'école ne faisait point partie du presbytère : elle y était simplement adossée ; la construction n'en remontait qu'à 1865.

Le soir, nous nous couchions généralement vers neuf heures pour nous lever à six heures du matin. Avant de me coucher, je fermais avec soin les ouvertures donnant au dehors, et l'unique porte qui mettait le premier en communication avec le rez-de-chaussée.

Je n'avais ni chat, ni chien, ni oiseaux en cage. La maison venant d'être réparée, les bêtes du voisinage n'auraient pu s'y introduire.

Je dois dire, avant d'entrer dans le cœur du récit, que je ne passe pas pour appartenir à une famille d'illuminés ; je livre d'ailleurs mon nom, j'indique en toutes lettres ma résidence actuelle : on peut se renseigner sur mon état mental.

Or, une nuit d'avril 1867, vers les onze heures, je fus éveillé en sursaut par un bruit singulier : des coups secs, assez violents, étaient frappés sur la table et sur le buffet de la cuisine, comme avec un bâton que l'on tiendrait tantôt horizontalement, tantôt verticalement.

J'écoute :

Pan ! pan ! pan !

Quelques instants après :

Pan ! pan ! pan !

Chose bizarre, je n'eus pas peur. En un tour de main, j'allume la bougie, je saute en bas du lit, traverse ma chambre, le corridor, et pénètre dans la cuisine. Je n'y remarque rien d'insolite et n'entends plus le moindre bruit. Je descends l'escalier : les deux portes dont j'ai parlé plus haut étaient fermées à clef et les verrous en étaient poussés. Nul être humain n'avait pu s'esquiver par là ; car comment, dans sa fuite, eût-il pu, du dehors ou de l'intérieur du rez-de-chaussée, refermer de cette façon, en laissant les clefs dans leur serrure.

Je n'avais pourtant pas rêvé !

Je remonte à la cuisine, j'ouvre le buffet : rien ! Je regarde sous ce meuble, dans les coins, sous la table : rien ! Je projette la lumière de la bougie à l'intérieur de la cheminée : les tuiles, posées là pour empêcher la pluie de tomber sur le foyer tout en laissant passer la fumée, étaient à leur place.

Je traverse de nouveau la cuisine, le couloir et ma chambre à coucher ; je pénètre dans la chambre de mon frère, dans celle de ma sœur : ils dormaient profondément.

« Evidemment, me dis-je, j'ai dû rêver ! »

Je me recouche.

A peine avais-je soufflé ma bougie que le tapage recommençait :

Pan ! pan ! pan !

Puis des assiettes remuaient dans l'évier, des cuillères et des fourchettes sautaient dans un tiroir, les chaises de la cuisine dansaient.

Cela dura jusque vers trois heures du matin et se renouvela, les nuits suivantes, pendant deux semaines.

Cependant chaque matin, à mon lever, je retrouvais intacts, disposés comme ils l'étaient au moment du coucher, les verres et les assiettes, que leurs furieux cahots eussent dû réduire en miettes !

Une fois seulement une chaise fut trouvée renversée : une serviette posée la veille sur le dossier de ce siège avait été projetée à cinquante centimètres environ. A cette vue, un frisson me traversa ; pour la première fois depuis la manifestation du phénomène, je me sentis secoué par une peur absurde, irraisonnée. Pourquoi ne pas le dire ?

Un soir, avant de me mettre au lit, j'avais bu de l'eau sucrée. La cuillère à café qui m'avait servi à remuer le sucre fut laissée dans le verre, sous lequel j'avais glissé un billet portant ces mots : « Si des esprits font ce vacarme, je les supplie de se tenir tranquilles et de nous laisser dormir. »

Pendant plus de trois heures, la cuillère tourna dans le verre, avec des repos intermittents d'une minute à peine. Une fois au moins, deux fois je crois, le verre sembla rouler sur la table sans tomber sur le dallage de la cuisine, où il se fût brisé.

En me levant, je retrouvai le verre, le billet, la cuillère placés absolument comme la veille !

Une nuit, trois coups retentirent sur le bois de mon lit : ils paraissaient produits par un bâton tombant perpendiculairement sur le panneau.

Cette fois, un ami T... L..., avait consenti à passer la nuit en ma compagnie ; il m'apostropha poliment : « Je crois bien que vous avez quelque pouvoir infernal, et que, sans en avoir l'air, c'est vous qui faites le charivari ! » me dit-il avec fermeté. On trouvera plus loin une attestation écrite et signée par lui.

Une autre nuit ce fut un camarade d'enfance, L... N..., qui voulut bien venir chez moi : je produis également son attestation. Je donne aussi une déclaration de l'abbé Ruffat, qui, l'an dernier encore, en dépit de ses 86 ans, desservait la paroisse de Labastide-Paumès.

On lira, en outre, le témoignage de mon frère Vital.

Tous ces témoins vivent encore.

Une nuit, j'entends marcher dans la cuisine. C'était un pas lourd, pesant, d'homme ou de femme. Je m'y rendis et ne pus constater qu'un silence complet et l'absence totale d'êtres visibles !

Une autre fois, je m'étais absenté pour rentrer assez tard. Pendant une heure au moins mon frère avait ouï distinctement des pas dans ma chambre à coucher. Croyant que j'étais rentré, il m'avait, à diverses reprises, interpellé de son lit, me demandant de le laisser dormir. A mon retour, il cria de nouveau, furieux : « Vas-tu nous laisser reposer enfin ? Voilà plus d'une heure que tu nous assourdis ! »

— « Mais je rentre, lui dis-je très ému ; je rentre à l'instant même. Pourtant, je conçois ta mauvaise humeur, pour la bonne raison qu'en gravissant l'escalier, j'ai entendu le sabbat dans la cuisine. »

Et c'était vrai.

Cet inexplicable vacarme commençait à m'inquiéter, et je me décidai un beau matin à en parler au desservant de l'endroit, le vénérable abbé R...

Le digne homme reçut ma déclaration avec plus d'indifférence apparente que d'étonnement ; il me répondit : « Tout cela est, sans doute, de faible importance. La maison est vieille ; il y a fort longtemps qu'elle n'a pas dû être bénite : si le vacarme se renouvelle, je m'y rendrai, je la bénirai, et comme une prière faite à Dieu est souvent exaucée, peut-être n'entendrez-vous plus rien.

Dès ce jour, en effet, le bruit cessa tout à fait.

Cette coïncidence est bien singulière, si elle n'est pas la plus étonnante des étrangetés que je relate ici.

Jamais, depuis 1867, je ne me suis trouvé mêlé, contre mon gré, à des circonstances, à des événements où le surnaturel ait paru jouer un rôle.

Mon grand-père et mon père avaient perçu chez eux, quarante ans auparavant, des bruits analogues. « Un soir même, me dit un jour mon père, des coups, qui résonnaient trois fois, furent si éclatants que toute la maison en trembla. »

J. Salières,
Professeur de mathématiques
au lycée de Pontivy.

Suivent les attestations annoncées dans le récit de M. J. Salières.

CAS DE VERSAILLES

Saint-Cloud, 9 novembre 1894.

Monsieur le Docteur,

J'ai reçu les cinq numéros des *Annales* que vous avez bien voulu me faire parvenir, et vous suis très obligé de cet envoi.

Les faits qui m'ont le plus frappé sont ceux qui démontrent l'*objectivité* des apparitions : je commence à croire que le mot *hallucination* ne saurait s'adapter à la plupart des cas. De plus, j'ai constaté des analogies remarquables entre ces faits nouveaux et d'autres qui m'étaient déjà connus. Vous pourriez comparer notamment le récit de M. Aksakoff (dernier numéro paru) avec certains mémoires sur la vie d'Oberlin, publiés par un de ses amis ; l'analogie est frappante et donne bien à réfléchir.

D'autre part, il y a un point qui me déconcerte : c'est le côté baroque et puéril d'un bon nombre de manifestations incontestables. A quel monde appartiennent les esprits qu'on interroge au moyen de tables tournantes et dont les réponses rivalisent parfois de niaiserie et d'absurdité ? Aucune donnée scientifique ou religieuse ne pourrait nous l'apprendre. Et ceux qui remuent les meubles et agitent les sonnettes dans les maisons hantées ? Quel peut être le sens de ces mystérieuses espiègleries ?

Les faits qui suivent, et dont j'ai été témoin, remontent à une date fort éloignée (1854-55), mais mes souvenirs n'en sont pas moins précis. J'avais alors de 15 à 16 ans, et mon esprit, déjà très cultivé, n'était nullement enclin à la crédulité. Du reste, vous aurez peut-être un moyen de contrôler mon récit. En 1854, une maison de la rue Saint-Médéric, à Versailles, habitée par un comte de Lataille et sa famille (je ne suis

pas très sûr du nom), fut infestée tout à coup, à la suite d'expériences prolongées sur les tables tournantes et d'autres pratiques analogues. Vous verrez tout à l'heure quels phénomènes étranges s y produisaient. J'habitais alors Paris avec ma famille dont, hélas ! il ne reste plus personne, et c'est le hasard qui porta ces faits à ma connaissance.

Un médecin anglais, ami de mon père, était venu nous rendre visite. Il me pria un jour de le conduire à Versailles et de le promener un peu dans le musée, puis dans le parc. Au tournant d'une allée, je rencontrai un autre de nos amis qui tenait en laisse un petit épagneul noir très vif et très caressant. Cet ami nous parla de la *maison hantée*, qu'il avait visitée le matin même et nous donna de si curieux détails que l'Anglais voulut s'y rendre séance tenante, non sans laisser poindre un sourire dont je comprenais fort bien le sens.

Arrivés rue Saint-Médéric, nous fûmes reçus par une servante, que connaissait notre introducteur. Il paraît que les maîtres du logis s'étaient réfugiés à Paris ou ailleurs, laissant dans leur immeuble deux ou trois domestiques, lesquels avaient fini par s'habituer aux escapades, d'ailleurs inoffensives, des esprits qui hantaient la maison. Au moment même où nous entrions, un bruit infernal de sonnettes se faisait entendre dans l'escalier. M. Sherwood (mon Anglais) se précipita sur tous les cordons de sonnettes à sa portée, et constata que personne n'y pouvait toucher ; la servante était d'ailleurs restée seule ce jour-là, et la maison était déserte. Ce bruit de sonnettes ne discontinua guère pendant les 40 minutes que dura notre visite. Le rez-de-chaussée était fermé et on refusa de nous l'ouvrir, mais les fenêtres toutes grandes ouvertes nous permirent de constater que personne absolument n'y était entré. Nous pénétrâmes au premier, dans une grande pièce remplie d'objets tombés là pêle-mêle et qu'on ne se donnait même plus la peine de ramasser.

Au bout d'environ dix minutes, comme la servante nous racontait ses déboires, un vieux fauteuil à roulettes, placé dans un coin à gauche, se mit en mouvement, et, décrivant une ligne brisée, vint passer entre M. Sherwood et moi, puis tourna sur lui-même, à un mètre environ derrière nous, frappa deux ou trois fois le plancher de ses pieds de derrière et revint, en ligne droite, à son coin. Ceci se passait en plein jour et nous pûmes nous assurer qu'il n'y avait ni compérage, ni *truc* d'aucun genre. Le même fauteuil reprit sa course à trois reprises différentes, en prenant soin, chose étrange, de ne heurter personne. En même temps, des coups violents se faisaient entendre à l'autre coin de la pièce, comme si des maçons eussent travaillé dans la pièce voisine, qui était ouverte toute grande et parfaitement déserte. L'ami qui nous avait conduits lança son chien vers le coin de la salle ; l'animal revint en hurlant, évidemment en proie à une terreur profonde. Il ne voulait plus remuer en aucun sens ; son maître fut obligé de le prendre dans ses bras tant que nous restâmes dans la maison. L'Anglais ne riait plus, et je me sentais mal à l'aise, malgré le vif sentiment de curiosité qui m'avait envahi. Au plafond, nous entendions des coups sourds et très fréquents, comme s'il y avait eu des chutes de plâtras. Et le vacarme continuait toujours ! Des portes s'ouvraient et se fermaient avec fracas autour de nous, à en juger du moins par le bruit, car je n'en vis pas bouger une seule, et tout était ouvert.

Nous descendîmes sans trop nous faire prier et au bas, sur le seuil, la servante nous raconta des faits incroyables : mugissements terribles entendus par moments, comme si trente bœufs eussent à la fois descendu l'escalier, couteaux de cuisine déplacés et projetés par une force invisible, qui venaient se ficher dans une porte, et une fois enfoncés remuaient en tous sens, comme si une main d'homme en eût agité la poignée ; pièces de monnaie de cuivre éparpillées sur le sol et provenant d'un tiroir quelconque (jamais de pièces d'or ni d'argent, particularité fort curieuse). Les deux servantes couchaient dans la même chambre, et souvent il leur arrivait de trouver les vases de nuit (excusez ce détail) au milieu de la pièce, avec les seaux de toilette, et leurs jupes trempées dans le liquide. Je n'ai pas vu ces derniers faits ni entendu les mugissements, mais le tout était de notoriété publique.

M. Sherwood est mort depuis longtemps, et j'ai absolument perdu de vue l'homme à l'épagneul noir, qui se nommait Pelloutier ou Pelletier ; mais on m'a assuré que le clergé de Versailles et, je crois, l'évêque lui-même avaient pratiqué les *exorcismes* prescrits par le Rituel en pareil cas. J'ignore ce qui en est résulté, mais si lesdits exorcismes ont eu lieu, le procès-verbal a dû en être dressé et conservé à l'évêché de Versailles ; on pourrait s'adresser au secrétariat. Quant à moi, je n'ai aucune relation dans cette

ville, ne l'ai jamais habitée et n'y suis que rarement retourné depuis.

Il m'est impossible de douter de ces faits ; mais il m'est bien plus impossible encore d'en comprendre le sens ou la portée. Ma vie tout entière a été consacrée aux études philosophiques et historiques, et, aujourd'hui comme il y a trente-neuf ans, je suis hors d'état d'émettre un avis quelconque sur la matière.

H. DE W.

CAS DE L'ABSIE

La Chapelle-Viviers, décembre 1892.

Au mois de juillet 1867 ou 1868, les filles Touin, couturières, revenant de journée, étaient frappées par des pierres ou de la terre, tombant sur elles sans leur faire le moindre mal ; elles crurent d'abord qu'elles avaient affaire à quelques mauvais drôles cachés derrière les buissons ; mais, chose étrange, en arrivant au milieu du bourg de l'Absie, leur résidence, la chose continuait.

Rentrées dans leur maison, elles étaient à l'abri. Cela dura au moins 15 jours. Les deux sœurs, effrayées de ne jamais voir leur adversaire et craignant de recevoir à la fin un mauvais coup, portèrent plainte plusieurs fois à la gendarmerie.

Comme les pierres ne tombaient plus, une fois les filles dans leûr maison, et qu'on ne les voyait pas lancer, on dit simplement : « Elles sont folles ! »

Tout le monde à l'Absie riait de la peur de ces pauvres filles.

Mais bientôt on fut obligé de les plaindre.

Un soir, les pierres furent plus hardies, et continuèrent de tomber même dans la maison.

Alors on vint encore chercher les gendarmes : « Ah ! Messieurs, ça tombe dans notre maison ; venez, venez, s'il vous plaît ! »

Le brigadier Guilloteau, aujourd'hui retraité à Saint-Florent-le-Vieil (Maine-et-Loire), se rend à la maison avec les gendarmes Fleury et Andrault.

Tout était fermé, portes et fenêtres. Or, les pierres et la cendre tombaient toujours, mais sans faire de mal.

A une heure du matin, le brigadier vint me réveiller avec Duron, disant : « Allez donc remplacer les camarades pendant le reste de la nuit, vous rirez ! »

Nous partons. Rendus à la maison nous constatons le fait, comme tous les autres.

On ne voyait pas tomber les pierres, on ne les voyait que par terre, ou sur les endroits qu'elles frappaient. La cendre, au contraire, descendait par la cheminée. Il y en avait plus de trois doubles décalitres. En tombant, elle faisait le même bruit qu'une cheminée de locomotive : Ouf ! ouf !

Le gendarme Andrault s'approcha de la cheminée et se mit à crier : « Tu n'as pas fini, dis donc ? En as-tu encore pour longtemps ? » La réponse ne fut pas longue à venir : ouf, et un double décalitre de cendre couvrait la figure du pauvre camarade.

On fit venir alors M. Pouzet, maire de l'Absie, et plusieurs autres personnes notables. Plus de cinquante personnes ont constaté le fait que je rapporte.

Les camarades se retirèrent ; je restai avec Duron et plusieurs témoins.

De nouveau, nous regardons sur la maison : personne ! Je monte dans le grenier : personne ! Alors je dis : « Est-ce que ça tombe toujours ? — Oui, toujours. » Je redescends.

Il était vers les trois heures du matin, tous ceux qui étaient là avaient reçu des pierres, mais comme elles ne faisaient pas mal, nous disions : « C'est un bon b... qui nous amuse. »

Lorsque les pierres nous touchaient, on entendai un petit sifflement, feus ! comme lorsque la foudre tombe : ce bruit très léger n'était entendu que par celui qui recevait la pierre.

Ce qui nous surprit encore beaucoup ce fut de voir la lampe en verre, qui était sur la table, enlevée par une pierre grosse comme les deux poings, et placée par terre sans être ni cassée, ni même éteinte.

Les pierres qui tombaient dans le vaisselier brisaient tout ce qui s'y trouvait. Je me suis placé en face, le dos appuyé au meuble ; à peine étais-je placé, qu'une pierre tombe et casse trois assiettes ; je ne l'avais pas vue venir.

Aussitôt je me place devant une armoire faisant face au vaisselier. N'ayant pas vu la pierre je pensais qu'elle venait d'en haut. Aussitôt un choc se fit entendre au-dessus de ma tête et une pierre grosse comme un œuf de poule roulait à mes pieds. Ce fut la dernière : celle-ci avait bien marqué son empreinte sur la porte de l'armoire.

Pendant la nuit, nous étions allés chercher un nommé Romain, domestique de M. Tixier, qu'on soupçonnait de faire de la magie. « Eh ! bien, dit-il lorsqu'il fut renfermé avec nous, vous ne direz pas maintenant que c'est moi qui

fais cela? » Etant allés chercher aussi un nommé Aubry, nous revenions en riant, lorsqu'une pierre grosse comme la moitié d'un double décalitre roule au pied de mon camarade, qui s'écrie : « Ah ! je suis mort ! — Mais non : tu chantes encore ! »

Les pierres furent enlevées : le lendemain, il y en avait dans la maison au moins la moitié d'un plein tombereau. En général c'étaient des tuiles et des morceaux de pierres de taille qui avaient été enlevées près de l'église qu'on restaurait à ce moment. La maison où ce fait se passait était à peu près à 8 ou 10 mètres de l'église. Les pierres ramassées dans la maison étaient de toutes grosseurs. Or, je certifie qu'à part la cheminée, devant laquelle il y avait toujours quelqu'un, il ne se trouvait pas dans toute la maison un seul trou de la grosseur du tuyau de ma pipe.

Le lendemain tous les habitants venaient voir les pierres et la cendre que l'on sortait de la maison. Après notre procès-verbal, le lieutenant est venu prendre lui-même des informations, ne voulant pas croire le fait relaté dans notre procès-verbal.

Si, comme le lieutenant, d'autres incrédules ne veulent pas croire ce fait que je certifie, ils n'ont qu'à se rendre à la gendarmerie de l'Absie (Deux-Sèvres) et demander les archives de la gendarmerie au brigadier, et ils liront les procès-verbaux que nous avons faits à ce sujet, car nous avons rédigé au moins vingt procès-verbaux pour ce beau coup de magie.

On doit bien penser que le toit de la maison comme tous les coins et recoins de la maison avaient été minutieusement visités par nous.

Ainsi dans le grenier il y avait à peu près cinquante fagots de bois : je les ai tous enlevés pour constater qu'un gamin ne se trouvait pas caché là. Enfin, si on peut m'expliquer ce fait, je serais très heureux de savoir : 1° comment les pierres tombaient sur les personnes sans leur faire de mal ; 2° cassaient la vaisselle et respectaient la lampe ; 3° tombaient dans tous les sens et n'étaient aperçues que lorsqu'elles roulaient à terre ou frappaient un objet ; 4° comment pouvaient-elles entrer, puisque dans toute la maison il n'y avait pas un trou gros comme mon petit doigt, et nous avons relevé des pierres de toutes les grosseurs, même grosses comme des litres.

Le fait a été constaté la nuit par plus de cinquante témoins, et le jour plus de cinq cents personnes sont venues voir les pierres et la cendre sorties près de la maison.

Encore une fois, je certifie que tout ce que je viens de dire est conforme à la vérité.

MOUSSET
ex-gendarme en retraite.

(*Annales des sciences psychiques.* — Avril 1895.)

(*A suivre.*)

Croyances des Aryas

Quelle que soit la forme sous laquelle il envisageait la Divinité, l'Arya chantait le Dieu suprême en lui donnant le nom de la manifestation qu'il avait momentanément en vue.

Il est extrêmement important de constater ainsi par des faits que ce peuple, sans autre instruction que celle de sa raison même, s'est élevé seul à l'idée parfaite de la croyance en un Dieu unique, régulateur de tout ce qui est.

Chose plus étonnante encore, l'Arya croyait de même à la continuation de l'existence de l'individu après la mort du corps. Pour lui, les ancêtres disparus de cette vie n'en continuaient pas moins d'exister et les communications avec eux étaient toutes naturelles.

Aussi voit-on dans les hymnes les pères de famille appeler à eux leurs ascendants, les inviter à venir au sacrifice et à bien vouloir causer avec la famille.

Nous retrouverons ces croyances partout et chez tous les peuples. Ce qui n'empêche point qu'aujourd'hui on pense que ces communications entre morts et vivants sont des sornettes inventées pour tromper les peuples et les tenir dans l'assujettissement devant les prêtres et les rois.

Si une telle idée peut être exprimée avec de bonnes raisons dans des sociétés puissantes et organisées, il n'en est point de même pour les groupes antiques dont je viens de vous faire le tableau. L'Arya vivant dans ses pâturages, aujourd'hui ici, demain là, s'en allait librement dans la vie, formant en toute liberté ses croyances. Il faut donc admettre que ce peuple, si sensé et si précis, avait de bons motifs pour parler des morts, comme le témoigne l'hymne suivant :

« Il est des êtres... qui viennent vers nous et « s'en retournent, des êtres qui s'en retournent « et qui reviennent. O Indra, les mondes éthé-

« rés portent vos œuvres comme un char son « fardeau.

« O mânes de nos ancêtres, nous vous appe« lons à notre secours. Réjouissez-vous de « l'holocauste que nous vous offrons. Accordez« nous une heureuse protection. Éloignez de « nous le malheur et le péché.

« Que les esprits de nos pères invoqués par « nous, viennent avec joie s'asseoir sur notre « gazon. Qu'ils nous écoutent, qu'ils nous ré« pondent, qu'ils nous conservent...

« Agréez tous notre sacrifice, ô sages esprits « de nos ancêtres, ne nous faites aucun mal : « nous n'avons péché que par la faiblesse de « notre humanité.

« Asseyez-vous sur notre gazon au lever des « brillantes aurores, et donnez la richesse au « serviteur qui vous honore... Accordez à nos « enfants la fortune, à tout ce peuple la force ..

« O Agni, viens avec ces pieux, ces grands. « ces antiques esprits de nos pères, avec ces « mille serviteurs des dieux... »

Comme vous le voyez, les Aryas admettaient qu'au sortir de la vie terrestre, l'être humain ne cessait point d'être le serviteur de Dieu et qu'il pouvait s'intéresser encore à sa famille et aux sacrifices divins qu'il avait connus sur la terre,

Voici maintenant des extraits de l'hymne que chantaient nos pères dans les cérémonies de l'enterrement de leurs morts. S'adressant au défunt, ils disaient :

. . . .

« Remets au ciel et à la terre ce que tu leur « dois. Va donner aux eaux et aux plantes les « parties de ton corps qui leur appartiennent... »

Puis, s'adressant à Agni, ils ajoutaient :

. . . .

« O Agni, O Djatadevas, toi qui pénètres « dans tous les êtres pour les animer. Si tu es « satisfait de nos offrandes, prête-lui (à ce tré« passé) tes secours... Il vient pour obtenir le « corps qui transporte l'âme... O Djatadevas, « dans le corps fortuné formé par toi, trans« porte-le au monde des hommes pieux.

« O Agni, fais-le redescendre ensuite parmi les « Pitris (mânes de nos pères) ; qu'il vienne au « milieu des invocations et des offrandes. Re« vêtu de la vie, qu'il prenne une dépouille « mortelle. O Djatadevas (Agni), qu'il s'unisse « à un corps. »

Ils admettaient donc, comme vous le voyez, que le principe de la vie, Agni, allait créer pour le trépassé un corps éthéré insaisissable pour les sens des mortels, et permettant à l'esprit d'aller habiter pendant un temps le monde des âmes, pour revenir ensuite sur la terre. Pour eux, il était donc établi que le corps du trépassé, rendu aux éléments matériels, n'en laisse pas moins intacte la vie réelle de l'individu, celle de l'esprit.

Si de telles croyances se produisent spontanément et librement chez un peuple qui, en toutes occasions, ne croit qu'à ce qu'il voit, et base sa connaissance sur les faits constatés par lui dans la nature, il faut donc admettre que les chantres des hymnes communiquaient avec leurs ancêtres morts, et que cette faculté était commune chez les Aryas.

Il m'a paru que c'était là une chose intéressante à faire ressortir. Ainsi les principales connaissances religieuses de l'Arya étaient la croyance en un Dieu suprême, principe de toute vie, et la croyance en la survivance de l'être humain après la mort, au moyen d'un organisme éthéré échappant aux sens matériels et qui rattachait les défunts aux actes de la vie terrestre.

Nous retrouverons ces croyances partout. Je vous les montre là sur le petit coin de terre occupé par les Aryas, mais l'Asie possédait alors d'autres peuples très intéressants aussi à étudier et dont je me réserve de vous parler plus tard.

(Extrait d'une conférence faite en 1877 par J. B. André Godin, fondateur du Familistère de Guise, et publiée dans *Le Devoir* d'avril dernier)

MÉDIUMNITÉ

Mon jardin est plein de roses, et cependant l'automne semble venir nous retrouver en juin, la température s'est soudain abaissée, le ciel est gris, le soleil absent. De même, dans la mélancolie de mon âme, sous le ciel sombre de ma pensée en deuil, germent les suaves fleurs de l'espérance et de l'amour. Dualité de l'être, face d'amertume et face de joie, tu ressembles en ce moment au spectacle de la nature : épanouissement de roses qu'effeuille et éparpille l'ouragan.

Autour de moi les feuillages s'épaississent, mais, du haut de gigantesques acacias, tombe une neige odorante et fine qui recouvre peu à peu tous les sentiers de mon jardin. C'est une pluie de fleurs blanches qui descend, descend

sans bruit, et commence à former à terre un moelleux tapis. Au-dessous, gisent inanimés les doux rêves que l'éclosion de ces pâles fleurs avait fait naître. Tombez, fleurs blanches des grands acacias ; recouvrez d'un voile odorant nos illusions mortes et nos rêves évanouis !

*
* *

A travers les beautés voilées d'ombre de la nature attristée et souriante, j'évoque les sylphes de ma jeunesse, les fées et les génies qui concourent aux destinées humaines, et j'entends leur voix bruire à mon oreille :

LA MUSE

L'avenir, ô mon poète !
Est un doux rêve, une fête,
Pour ton cœur qui s'ouvre à Dieu ;
Laisse tomber les fleurs blanches
Qui s'effeuillent sur les branches :
Le ciel gris deviendra bleu.

Les roses sont toujours belles ;
Les papillons, sur leurs ailes,
Ramèneront du soleil ;
Et, dans ton âme qui doute,
Dieu retracera la route
Qui va vers le ciel vermeil.

Côté d'azur, côté d'ombre,
Pure idylle, drame sombre,
Pleurs et sourire, ici-bas,
Tout se mêle : heureux qui passe,
Du devoir suivant la trace ;
Heureux qui ne faiblit pas !

La vie a des sentiers roses,
Mais des étapes moroses
Suivent parfois le bonheur ;
Dieu mesure avec sagesse,
A chaque front l'allégresse,
La rosée à chaque fleur.

Mais parfois le vent d'orage
Brise la fleur au passage,
Blesse notre âme et s'enfuit :
Acceptons-le sans murmure ;
Dans l'âme, à chaque blessure,
Un progrès s'épanouit !

O Muse ! divine consolatrice, tu es un esprit vaillant et doux ; je te sens auprès de moi. Tu n'es pas, comme on le croit vulgairement, une chimère de l'imagination, une vague aspiration poétique, un idéal absolument immatériel. Tu es une forme voilée, mais existante. Musset t'a connue quand il disait :

« . . . . c'est toi, ma blonde,
« C'est toi, ma maîtresse et ma sœur ;
« Et je sens, dans la nuit profonde,
« De ta robe d'or qui m'inonde,
« Les rayons glisser dans mon cœur ! »

Le spiritisme m'a appris à te dégager des nébulosités classiques et à te ranger parmi les êtres d'outre-tombe qui viennent pleurer sur nos maux et nous réconforter de leur tendresse. Je t'aime et je t'écoute toujours, intelligence revêtue d'un corps subtil, esprit charmant, âme noble et douce qui veilla sur tous mes pas, depuis l'aube de ma jeunesse, et qui s'intéresse encore à mes travaux de l'âge mûr. Tu as laissé dans mon âme, que le soc de la pensée a ravagée, que les douleurs ont ensemencée, un côté frais et pur, prairie émaillée de fleurs que nul orage n'a jamais pu ternir. Tu es la pitié, le calme, la sagesse. Tu es aussi l'amour. Sois bénie de t'être ainsi placée sur mon chemin et de m'avoir conduit, à travers les écueils de ce monde, vers la terre promise que mes yeux cherchent toujours, mais que tu me feras certainement découvrir quand l'heure sera venue, ne fût-ce que dans la mort.

*
* *

Mais je sens un autre esprit près du tien : celui d'une mère chérie dont le nom seul est une promesse d'espérance, un gage de bonheur.

Que me veut-elle ?

CARITA

Je viens te donner le mot de l'énigme, la clef du cœur. Pendant que les hommes s'épuisent en travaux souvent stériles, en rêves d'ambition et d'orgueil, interroge la petite fleur qui disparaît presque dans la touffe d'herbe où elle se dissimule, et la petite fleur te répondra qu'il faut accepter la vie telle qu'elle est, sans la croire trop mauvaise. L'élan du cœur, la joie de vivre, l'harmonie de la pensée, la logique et l'amour ne peuvent éternellement se heurter à la désillusion que font naître les méchancetés humaines. La tempête gronde : chante encore ! Le rossignol qui vit dans l'âme du poète ne saurait jamais se taire sans manquer à la mission que

Dieu lui a donnée. Chanter et aimer, n'est-ce pas là ta mission, à toi qui rêves devant les grands espaces peuplés d'étoiles, ou les champs d'azur inondés de soleil ? Même sur la tombe, tu dois chanter un chant grave et doux, car ton âme, traversant les lourdes opacités de la matière, voit resplendir l'éternelle vie.

Gravis les marches sublimes qui montent vers Dieu de tous les points de l'horizon ; domine les névroses passagères, les haines, les ombres d'ici-bas, pour planer avec nous dans cet espace sans limites où ceux qui blessent les cœurs purs ne sont plus aperçus que comme de pâles fantômes de la déloyauté ou du vice, quantité négligeable que le Destin, de son pied foudroyant, va rejeter dans quelques heures au fond du gouffre de l'oubli !

Et puis... aime, car il faut aimer les bons et les mauvais, l'arc-en-ciel radieux et la nuit noire qui jette son éclaboussure aux étoiles. Il faut aimer l'homme, quel qu'il soit, car l'homme souffre, même quand il affecte de sourire, et la plaie de son cœur lui met souvent des larmes dans les yeux.

***

Quel est cet esprit puissant dont l'aile me soulève et m'emporte dans l'infini ?

VICTOR HUGO

Je suis l'esprit pensif, penché sur les nuées.
D'ici j'entends parfois vaguement les huées,
Les imprécations des hommes dans la nuit,
Et je me sens heureux d'être vers Dieu conduit.
Ma lyre en moi frissonne et je deviens étrange,
Homme à demi perdu dans l'âme d'un archange.
Le travail d'autrefois, âpre et fécond labeur,
M'ouvrit l'esprit selon les lois du Créateur,
Et je fis sur la terre une œuvre qui condense
Dans les rayons du cœur ceux de l'intelligence.
Je le dis sans orgueil, je le dis sans effroi ;
D'autres iront porter le flambeau de la foi
Plus loin, plus loin toujours dans la foule anxieuse.
J'ai ciselé le vrai dans une forme heureuse,
Mais le vers, ce hardi novateur, doit un jour
Faire éclore le fruit savoureux de l'amour ;
Je n'ai fait qu'ébaucher le saint travail de l'âme.
D'autres auront le verbe, et la grâce, et la flamme ;
D'autres révèleront la science de Dieu.
En attendant, jeté, pensif, sous le ciel bleu,
J'ai revisé l'erreur, j'ai sondé le problème
Et senti la sueur perler à mon front blême.
J'ai fait ma tâche autant que je l'ai pu. Dieu seul
Peut mettre quelques fleurs aux plis de mon linceul,
Satisfaire mon âme en lui donnant une aile
Qui l'emporte plus haut vers la rive éternelle.
Fais comme moi, travaille en paix, avec ferveur.
Ne cherche pas l'étoile à ton front, la faveur
Des hommes. Parle à Dieu, maître des destinées,
Par qui les tendres fleurs et les âmes sont nées.
Ne crois pas au Calvaire : il est pour les petits,
Pour ceux qui sont hantés de fougueux appétits,
De basses passions, de lâches convoitises.
Nous, qui ne demandons que le souffle des brises
Pour vivre et pour aimer, soyons contents du sort.
Doux dans la vie, il nous sera doux dans la mort.

***

J'ai cru devoir publier ces pensées en prose et en vers. Je ne saurais garantir l'authenticité de leurs provenances. Mais comme je les ai obtenues en quelques minutes, et que les vers ont été écrits avec la même rapidité que la prose, j'ai pensé qu'il y avait là une manifestation médianimique non dénuée d'intérêt. Peut-être aussi ces paroles de consolation et de bonté seront-elles un baume pour quelques cœurs souffrants. Cela seul suffirait, mes chers lecteurs, pour me décider à vous les faire connaître.

A. Laurent de Faget.

SÉANCES DE SPIRITISME

SOCIÉTÉ DU SPIRITISME SCIENTIFIQUE, 86, RUE DES ARCHIVES

Séance du 12 mars 1895

Sont présentes 17 personnes; entre autres: Mmes Poulain, Blanchet, Lafineur, Perron; MM. Boyer, Lambert, Girot, etc.

Mme P. ayant pour faculté de choisir, parmi les personnes présentes, celles qui sont aptes à produire tels ou tels phénomènes, fit asseoir plusieurs des assistants devant la table, entre autres un monsieur qui assistait pour la première fois à une séance de spiritisme.

Après un instant d'attente, il se manifeste un

esprit à qui l'on demande s'il connaissait quelqu'un dans la société. Il répondit : oui.

D. — Qui ?

R. — Un tel; il le nomma.

D. — Voulez-vous vous faire connaître de lui ?

R. — Oui ; je suis son père.

Après cette réponse, l'esprit s'empara du Medium, Mme P. qui, bien que prise par les esprits pour magnétiser, pour choisir les médiums et désigner les médiumnités des assistants, parle fort rarement, mais qui, cette fois, prononça avec une énergie touchant à la colère les paroles suivantes :

— Non, je ne veux pas, je ne le laisserai pas ! je préfèrerais le tuer que de le laisser.

Les personnes habituées aux manifestations spirites comprirent qu'il s'agissait d'un fait grave et privé, chose qui fut confirmée par celui à l'intention duquel le phénomène avait lieu. Il nous expliqua que son père, mort depuis 32 ans d'une maladie de poitrine, se voyant mourir, ne voulait pas laisser son fils à la garde de sa femme, qui en était peu digne; ses dernières paroles avaient bien été reproduites par le médium, et avec leur ton de dépit et de colère.

GROUPE DE LA FÉDÉRATION

86, RUE DES ARCHIVES

Séance du jeudi 28 mars

Plusieurs personnes s'étant mises à la table, après un instant d'attente, il s'est manifesté un esprit qui ne croyait ni ne voulait être mort. Nous lui avons demandé s'il n'avait pas un parent décédé qui lui fût bien cher. Sur sa réponse affirmative, nous lui avons dit de demander à voir cette personne, lui persuadant que s'il le désirait sincèrement il aurait satisfaction et qu'il serait probablement édifié sur sa propre situation. Après un instant, il manifesta son contentement, nous remercia d'avoir bien voulu lui donner le moyen de sortir d'une situation qu'il ne comprenait pas et qui le faisait bien souffrir.

Je recommande tout particulièrement ce procédé pour éclairer un esprit désincarné dans le trouble. Ce moyen si simple me paraît meilleur que tous les raisonnements que l'on peut tenir à un être assez troublé pour ne pas pouvoir comprendre ce qu'on lui dit. Cela vaut mieux, même que les prières que beaucoup de spirites, ne comprenant pas très bien le but des réunions, veulent faire, quand même, pour un esprit qui, lui, ne veut, la moitié du temps, pas en entendre parler.

Pour que la prière soit suffisamment efficace, il faut que celui pour qui elle est faite l'accepte ou, tout au moins, ne la rejette pas.

Après cet esprit il en est venu un autre qui a dit connaître quelqu'un dans la salle.

Lui ayant demandé de le nommer, il a donné les lettres TU. Ces lettres nous ayant paru suspectes, nous avons demandé s'il se trouvait quelqu'un dans la salle dont le nom commençait par ces deux lettres. Un monsieur qui était à trois mètres de la table, a déclaré que son nom commençait bien par ces lettres. Nous avons alors demandé à l'esprit de se faire connaître par ce monsieur. Il a répondu, toujours par la table, qu'il était son frère et que son petit nom commençait par la lettre J. Ces détails ont été reconnus vrais par M. TU... dont l'étonnement n'avait d'égal que son ignorance du spiritisme, car il n'en connaît pas le premier mot et n'avait jamais assisté à une séance de spiritisme.

Séance du 2 avril 1895

SOCIÉTÉ DU SPIRITISME SCIENTIFIQUE

20 personnes présentes.

Un esprit a d'abord demandé à donner une communication par écrit dans laquelle il a approuvé le moyen d'éclairer un esprit désincarné sur sa situation en lui faisant demander à voir un parent mort.

Cette méthode simple est plus propre à le convaincre de son nouvel état que des raisonnements qu'il ne comprend pas et des prières que, souvent, il n'accepte pas.

Un autre Esprit s'est ensuite présenté, qui a dit venir pour convaincre...

D. — Qui ?

R. — Ernestine.

D. — Par quel moyen ?

R. — En lui parlant de sa sœur.

D. — Voulez-vous dire le nom de cette sœur ?

R. — Non.

D. — Eh ! bien, voulez-vous nous dire quel âge avait cette sœur ?

R. — Six mois et demi.

Ce détail a été reconnu exact par madame Ernestine qui était à deux mètres de la table,

et n'avait jamais assisté à une séance de spiritisme.

Personne dans la salle, autre qu'elle, ne savait qu'elle avait perdu une sœur qui aurait aujourd'hui dix-sept ans et à laquelle elle-même ne pensait pas.

Il est venu un troisième Esprit, qui a dit par la table vouloir parler par le somnambulisme. Étonné, nous avons demandé s'il y avait dans la salle un médium qui pût le servir. Sur sa réponse affirmative, nous l'avons prié de l'indiquer. Il s'y est refusé, sans doute pour nous réserver une bonne surprise, car la personne qui a été prise par un esprit et qui a parlé ne se connaissait pas cette faculté, qui s'est trouvée développée instantanément. Elle a décrit les souffrances de sa mère, qu'elle voyait très mal placée dans le monde des esprits.

Toutes ces manifestations, en apparence si simples et qui peuvent paraître banales à quelques esprits superficiels, sont une preuve de plus de la réalité des phénomènes spirites, dans lesquels l'auto-suggestion joue bien rarement un rôle, et qui sont bien réellement produits par des intelligences humaines d'outre-tombe.

GIROD.

Le Passé, le Présent et l'Avenir

Notre S. E. C. Madame H. RICHARD, nous envoie de Chartres la communication suivante :

Le Passé se compose d'une suite non interrompue d'existences, soit à l'état d'esprit, soit à l'état humain. Ces existences voulues de Dieu sont plus ou moins longues, mais l'équilibre de la Justice ordonne que la durée totale des vies humaines, au bout d'un certain temps déterminé par une loi divine, que ces durées se compensent l'une par l'autre.

Le Passé est écrit pour chaque âme dans un livre de vie déposé dans le groupe de chacun.

Les Progrès obtenus dans chaque existence s'y trouvent relatés, et là encore vient se placer la loi de la compensation.

C'est alors que la Justice de Dieu déplace les esprits (toujours à la fin de la durée voulue). Ce sont des phases très attendues des esprits ; cet avancement est d'autant plus sérieux qu'il s'agit de monter vers ce but suprême envié de tous : le Cénacle du Tout-Puissant composé des purs Esprits.

Le passé est donc notre actif ou notre passif, rien ne peut le changer.

Le présent est fait des actes de l'existence dont nous jouissons actuellement, méritoire, expiatoire pour les esprits incarnés qui comprennent le but de la vie humaine ; inutile ou nuisible pour ces mêmes esprits s'ils ne s'attachent qu'aux choses terrestres sans les élever, les ennoblir par l'offrande et l'union à Dieu. Le présent c'est pour les esprits désincarnés le repos, le bonheur spirituel, le désir de monter vers Dieu, la pensée tournée vers la mission qui attend chacun de nous à une époque déterminée ; rien ne se fait au hasard.

De même que dans la nature tout est coordonné, mesuré par la sagesse divine, de même dans l'existence les âmes émanant de Dieu sont soumises à des lois immuables. Sur la terre tout est agitation, mouvement, occupation, fièvre même, et pourtant chacun de ces actes est prévu et voulu.

Le présent est donc pour tous les êtres la volonté de Dieu exprimée. Cependant Dieu laisse le libre arbitre à ses créatures pour les éprouver, l'épreuve étant la pierre de touche de l'avancement spirituel ; mais ce que l'homme ignorant ou récalcitrant n'a pas fait au temps prescrit, il devra l'accomplir quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, à une époque ou à une autre ; lui seul souffrira de ce retard.

Vous parlerai-je maintenant de l'avenir ?

L'avenir c'est l'espoir, c'est l'amour, c'est l'union parfaite avec Dieu ; tout être créé n'a pas d'autre avenir. Plus il s'approche de ce but sublime, plus le bonheur est grand ; l'avenir pour les incarnés n'est à un certain point de vue que l'au-delà et l'infini où l'âme se meut sans gêne et sans souffrance en attendant la mission.

Pour les Esprits désincarnés qui voient les choses telles qu'elles sont réellement, c'est le passage successif d'un monde dans un autre monde plus élevé ; l'avenir n'a pas de terme probable et pour nous qui habitons la zône terrestre, l'avenir est fait de bien des modifications que nous-mêmes nous ne pouvons pas apprécier. Passé, présent et avenir appartiennent à Dieu, et l'âme noyée dans cet océan de sagesse et de clarté ne doit point oublier un instant qu'elle fut créée par l'Etre suprême et que sa volonté seule doit s'accomplir en elle.

Soumission, adoration et confiance, voilà les trois degrés du passé, du présent et de l'avenir.

Comités de Propagande et de la Fédération réunis

Séance du 12 juin 1895
Tenue 86, rue des Archives

Sont présents :

M. Boyer, vice-président de la Fédération.

Mmes Hoileux, Laffineur, Poulain.

MM. Chauvel, Louis, Duval, Girod, Mèche, Mongin, Sohier.

La séance est ouverte à 9 heures.

Prennent place au bureau : MM. Boyer, Président ; Sohier, remplissant les fonctions de secrétaire en remplacement de M. Lecomte, absent.

M. Duval présente la situation financière de la Fédération, et M. Girod celle du comité de propagande.

Après observations présentées par MM. Chauvel, Louis, Duval et Mongin, le comité décide que la publication de ces documents sera faite, comme précédemment, à l'assemblée générale de la Fédération, et qu'un exemplaire en sera remis à chaque membre ; d'ici là, les trésoriers des deux comités devront activer la rentrée des cotisations et versements en retard. M. Mongin fait un appel pressant en faveur du Comité de propagande, qui doit préparer le Congrès de 1900 et, de ce chef, aura de grosses dépenses à faire, sans compter celles imprévues ; il se demande ce que sont devenus certains fonds donnés à la propagande et non versés à sa caisse, notamment le montant d'une souscription pour faire venir à Paris le médium Eusapia. Après d'autres détails précis exposés au Comité, ce dernier charge M. Mongin de rédiger une lettre de réclamations, qu'il devra lui soumettre et qui sera remise à qui de droit.

M. Duval fait observer, au sujet des convocations du Comité, que le Comité en formulant : « Le *Progrès spirite* devra spécialement annoncer cette décision en bonne place », a désiré que cette annonce soit en tête du journal et en permanence.

M. Girod demande que les membres absents depuis plusieurs mois donnent leur démission du Comité ; il n'est pas admissible, ajoute-t-il, qu'ayant accepté un mandat, on n'en remplisse pas les obligations, surtout quand il ne s'agit que d'une soirée par mois ; nous devons tous, membres du comité, montrer plus d'homogénéité et faire passer l'intérêt de la cause que nous défendons avant tout ; certaines questions doivent être discutées par tous, un chef ne déserte pas devant l'ennemi.

Eh ! bien, certains membres du Comité ne doivent pas reculer devant leur vote.

M. Mongin espère que M. de Faget plus que tout autre, et surtout comme rédacteur en chef du *Progrès Spirite*, organe de la Fédération, assistera régulièrement aux séances du Comité.

Suite de l'ordre du jour sur le projet de suppression de la Présidence des comités.

M. Louis dit que l'on n'a pas le droit de supprimer la Présidence du Comité de Propagande qui a été établi par le Congrès de 1889.

M. Mongin répond que, depuis la formation du Comité, par suite de vacances survenues et des nominations faites en remplacement, peu de membres de la création restent, mais que le Comité peut toujours modifier ses statuts et régler sa direction intérieure comme bon lui semble ; cependant, il pense que pour une chose aussi importante, les membres de province doivent donner leur avis, et désire que cette question soit mise à l'ordre du jour de la première séance pour qu'ils puissent communiquer leurs idées à ce sujet.

M. Girod propose, en ce qui concerne la suppression de la Présidence de la Fédération, de réserver cette discussion par l'Assemblée générale de la Fédération. En conséquence, il propose d'émettre le vœu de la suppression de la Présidence, mais de ne rien trancher quant à présent.

Le Comité se rallie à ces deux propositions. Après explications de MM. Mongin, Duval et Girod, l'Assemblée générale de la Fédération est fixée au premier dimanche d'octobre, comme l'année dernière, et l'ordre du jour du prochain comité est fixé comme suit :

1° Vote définitif sur le projet de suppression de la Présidence du Comité de Propagande.

2° Vœux pour la suppression de la Présidence de la Fédération.

La séance est levée à 11 heures.

P. Sohier.

PRIÈRE

LUE DANS UN LIVRE PROTESTANT.

O Dieu ! tu es l'auteur de tout bien ; c'est de toi que descendent toute grâce excellente et tout don parfait. Aussi, venons-nous à toi pour recevoir de ta plénitude ce qu'il te plaira de nous donner.

Nous sommes pauvres et infirmes, tu es riche

et puissant ; nous ne sommes que ténèbres, tu es la lumière même. Nous crions à toi des lieux profonds où se consume notre courte existence, si vaine et parfois si douloureuse. Nous souffrons de notre faiblesse, de notre ignorance et de notre méchanceté. Mais nous espérons trouver en toi le remède à tous nos maux, la santé et la joie de nos âmes. Tu sais de quoi nous sommes faits, quels bons et quels mauvais désirs se combattent en nous, quelles tentations nous entraînent, quels regrets nous assaillent, quelles douleurs nous affligent. Tu nous connais mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. Accorde donc à chacun de nous les secours dont il a besoin, les forces, les vertus, les biens spirituels qui le soutiendront le mieux dans les luttes de la vie. Augmente et purifie notre foi ; affermis notre espérance ; rends notre patience plus sereine et plus courageuse.

Dispense-nous une part toujours plus grande de ta vérité, qui est la nourriture nécessaire à nos intelligences, et surtout rends-nous fidèles à la vérité que nous connaissons déjà, de telle sorte que nous croissions en sagesse et en piété à mesure que nous avançons en âge, et que nous approchons du terme de notre carrière terrestre.

Nous t'adressons cette prière, Seigneur, avec la pleine assurance que tu nous exauceras, non d'après nos pensées, mais dans le temps et de la manière que ta sagesse préfèrera. Car un père ne refuse pas du pain à ses enfants, et toi, ô notre Père céleste ! qui es meilleur que le meilleur d'entre nous, tu ne refuseras pas non plus tes lumières et tes dons à ceux qui te les demandent.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs le décès de notre ami Souverville, le magnétiseur spirite bien connu.

Souverville s'est éteint doucement, à l'âge de soixante-quatorze ans, en son domicile, impasse Nicole, 5, à Paris. Il laisse une veuve désolée, fervente spirite, qui ne croit pas, cependant, à la séparation des êtres par la mort. Elle peut d'autant mieux espérer retrouver son mari dans l'au-delà, que les deux époux formaient un couple admirablement uni. Ils s'aimaient comme aux beaux jours de la jeunesse, avec cette sérénité douce qui est le propre des pures consciences. Certes ! l'esprit de l'époux disparu reviendra souvent consoler la compagne aimée, celle dont le cœur fut si aimant, les attentions si délicates et si soutenues, le dévouement infatigable.

Et ces deux âmes se pénètreront encore comme par le passé, s'éclairant et se soutenant mutuellement.

Souverville consacrait le meilleur de son temps au soulagement des malades. Il s'oubliait lui-même pour ne penser qu'aux autres. Aussi laisse-t-il beaucoup d'obligés qui, tous, regretteront de ne plus pouvoir serrer cette main loyale dispensatrice de si bons fluides.

Au revoir, ami ; Dieu soutiendra votre veuve dans les épreuves de la vie; nous ne vous oublierons pas, et notre sympathie vous appellera souvent près de nous.

Vous étiez simple et vrai, trop confiant peut-être, et vous avez connu la douleur. Soyez récompensé aujourd'hui de votre franchise et de votre bonté, et que votre esprit s'élève de plus en plus vers la haute raison, la sublime sagesse qui gouverne les univers.

A. L. de F.

Écrit en 1850 par le Docteur Pidoux

Quand l'homme est tenu en haleine par de grandes choses, il est moins maladif. Soit que les propriétés saines *exaltées* dans leurs actions les plus hautes, les plus *humaines*, tiennent domptées les propriétés morbides qui *s'usent dans l'inaction* et se fécondent dans l'action (surtout les chroniques) soit qu'il repousse les influences externes avec plus de vigueur, quand son système ganglion-cérébral est exalté par un *grand* but d'activité. Cela permet de croire que dans les Républiques où tout le monde sera appelé à penser et à agir socialement, les maladies deviendront de moins en moins graves et communes. C'est le meilleur moyen de chasser les aiguës, et cela de deux manières : 1° par le développement des facultés intellectuelles et morales qui repoussent les épidémies, et 2° par les fruits de ce développement qui seront l'amélioration de l'hygiène publique par toutes les découvertes. Mais, dira-t-on, cela augmentera le nombre des chroniques ? — Je le nie, — la moralité se joignant aux lumières et l'hygiène privée s'améliorant aussi. L'homme, ou sauvage ou abruti, ou animalisé par la civilisation, attire sur lui maladies aiguës et chroniques. L'homme spirituel les éloigne.

SOUSCRIPTION
en faveur de M. LESSARD

Première liste	10 fr.
Reçu de M. Bacquerie à Paris . . .	5 »
Total	15 fr.

Nous publierons dans notre prochain numéro les vers de M. Balpe : *Doute*, et très probablement ceux de Mme Cornélie : *Tout se meut et progresse*. Merci à ces auteurs.

Gérant : A. Boyer.

Imprimerie du « Progrès spirite ».